

diteurs, nous a rapporté l'illustre *Servais*. Il a fallu à M. Lascaris de sérieuses études pour arriver à un semblable résultat. L'accueil fait à ce véritable artiste lui a prouvé l'unanime satisfaction et l'effet qu'il a produit.

M. Demersmann, dans les variations pour flûte, sur le *Carnaval de Venise*, a fasciné son auditoire de la manière la plus complète. Il faut renoncer à décrire les effets inattendus que nous fait entendre la flûte de M. Demersmann : ce sont des mélodies d'une originalité et tout à la fois d'une richesse surprenante qui s'enchaînent d'une façon ingénieuse et presque toujours imprévue ; c'est, en un mot, un talent parfait qui excite de véritables transports. Aussi les plus bruyants et les plus sincères applaudissements ont-ils témoigné de l'enthousiasme de la salle entière.

M. Coquelin a dit avec un goût et une aisance bien faits pour plaire, quelques chansonnettes qui ont eu du succès. Quoique déjà très fatigué, il a eu l'obligeance de se faire entendre plusieurs fois, cédant ainsi aux desirs exprimés généralement. Cette complaisance lui a valu de nombreux bravos.

N'oublions pas de rappeler l'effet produit par le *solo de hautbois* que M. Barthélémy nous a fait entendre, c'est une composition toute gracieuse qu'on a écoutée avec une attention et une surprise qui prouvent qu'on a calomnié le hautbois en prétendant que c'est un instrument dont on se lasse facilement.

Constatastons, en terminant, que plusieurs artistes ont obtenu les honneurs du rappel.

Le concert qui a eu lieu dimanche nous a rappelés les plus brillantes soirées musicales, autrefois si fréquentées, et, il faut le dire, si encouragées. La nouvelle preuve de zèle donnée par la *Grande-Harmonie*, témoigne de son désir d'être agréable à MM. les Membres honoraires, et nous n'hésitons pas à dire que la satisfaction a été générale et que nos musiciens ont acquis de nouveaux titres à la reconnaissance des amateurs.

On a constaté, avec regret, que la salle de concert, qui ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'acoustique, offre un triste coup-d'œil sous le rapport de la propreté et de l'ornementation. La nudité de cette salle a quelque chose d'exceptionnel et qu'on ne voit nulle part. Il est à souhaiter qu'on s'occupe prochainement des améliorations à apporter à cet état de choses.

J. R.

THERMOMÈTRE DE JOSEPH SEVRIN,

OPTICIEN A ROUBAIX,

Table with 2 columns: Date and Temperature. 17 décembre, - 11 degrés 5/10; 18 » - 15 »; 19 » - 13 » 5/10; 20 » - 13 » 5/10.

Le signe - indique que le thermomètre est au-dessous de zéro.

ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX.

NAISSANCES.

Du 13 au 19 décembre 1859 inclus, 20 garçons, 8 filles.

MARIAGE.

Du 19 décembre. -- Entre Jean-Baptiste Leblanc, journalier, et Adèle Desoubry, dévideuse.

DÉCÈS.

Du 12 décembre. -- Marie-Anne Desomer, 62 ans, ménagère, épouse de Jean-François Vanhuffel, rue de l'Empereur.

Du 13. -- Florine-Adèle Frelier, 16 ans, bobineuse, célibataire, rue du Ballon. -- Marie-Florentine Montignies, 33 ans, ménagère, épouse de Martin Schenmaekers, hôpital. -- Elisa Chéron, 16 ans,

journalière, célibataire, hôpital. -- Isidore-Apollonius Baton, 36 ans, agent d'affaires, célibataire, hôpital. -- Stéphanie Pluquet, 22 ans, ménagère, épouse de Louis-Joseph Vermesse, rue des Champs.

Du 14. -- Rosalie Fremaux, 19 ans, journalière, célibataire, au Tilleul. -- Flavie Bernaux, 37 ans, ménagère, épouse de Jean-Baptiste Bouchez, route de Tourcoing. -- Adèle-Marie-Joseph Castel, 20 ans, journalière, célibataire, hôpital. -- Sophie-Joseph Delattre, 52 ans, journalière, veuve d'Etienne-Joseph Dupire, hôpital.

Du 15. -- Louis-Joseph Ducat, 46 ans, tailleur d'habits, époux de Jeanne-Thérèse Vercoutere, rue de l'Ermitage. -- Marie-Louise Debout, 53 ans, servante, célibataire, hôpital.

Du 16. -- Alexandre-Joseph Dhelemme, 57 ans, marchand épicer, époux de Marie-Louise-Joseph Agache, au Trichon.

Du 17. -- Louis Goudon, 22 ans, peigneur de laines, époux de Caroline Genet, hôpital. -- Anatole-Oscar Couplet, 25 ans, horloger, époux d'Elise-Sophie Flour, à l'Embranchement. -- Jean-Joseph Delcroix, 76 ans, militaire en retraite, veuf de Sophie-Virginie-Joseph Segard, au Nouveau-Monde.

Du 18. -- Edouard-Joseph Duquesnoy, 50 ans, fleur, époux de Sophie-Charlotte Duriez, rue de l'Espérance.

Du 19. -- Eugénie-Joseph Hazebrouck, 60 ans, ménagère, célibataire, fort Mullier.

Plus 7 garçons et 9 filles, décédés au-dessous de l'âge de 10 ans.

Renseignements commerciaux.

SOIES, SOIERIES.

On écrit de Lyon :

Les soies suivent, sur notre marché, le mouvement général ; c'est dire que les transactions y sont très restreintes. Les prix, cependant, se tiennent fermes, à cause de la pénurie de l'article. Les titres fins, recherchés pour quelques hautes nouveautés du printemps, seront tantôt irrévocables.

Notre fabrique ne va pas vite, dit le *Salut Public*, mais elle va. Il y a un grand nombre de métiers au repos, mais ce ne sont pas toujours les mêmes. Tantôt c'est un article qui vient les alimenter, tantôt c'est un autre. De cette façon, les ouvriers alternent. Ils arriveront ainsi à la fin de l'hiver, et il est à présumer que d'ici là une reprise générale aura lieu, car la consommation a des besoins évidents. Nous devons ajouter que le prix des soies a diminué, comme il arrive toujours quand il y a plus de bras que de travail. Cette diminution varie, selon l'ouvrage, de cinq à quarante centimes par mètre.

Les petits articles bayadères, petits velours, ombrelles, etc., continuent d'être en faveur et prennent assez régulièrement le chemin de l'Amérique et de l'Italie. On parle beaucoup en fabrique d'une nouvelle production qu'on appelle ouatine double-face. C'est une étoffe moelleuse et dont on tire grand parti pour les sorties de bal et les garnitures de manteaux et de robes. Nous devons toutefois avertir qu'on a eu soin de prendre un brevet. Nous mentionnons qu'un procès à ce sujet suit son cours. Avis à ceux qui voudraient tenter ce nouveau genre.

Il est donc vrai que la robe à volants est délaissée en haut lieu. On regrettera peut-être ces étages vaporeux de passementeries, de rubans et de dentelles. En attendant, on revient à l'étoffe unie, simple mais riche, sur laquelle on brode des bouquets détachés ou des dessins formant tablier. Au reste, la guerre est aux ballons. On ne parle de rien moins dans le grand-mais très-grand monde, que de la réapparition de la robe Isabeau taillée en biais, ne faisant qu'un avec le corsage, dessinant les hanches et dégageant la taille. Il en sera ce que voudra la mode.

Avant de clore le chapitre des soieries, nous

devons dire que les fabricants du Nord qui tissent quelque peu de robes en soie pure et beaucoup en soie mélangée, ne se sont pas mis cette année en frais d'imagination. Ils ont tout simplement visité les carnets de nos fabricants, en ont copié les dessins en faisant quelques changements. Cette étoffe hybride est d'un assez bel effet. On n'a pas assez gâté nos dessinateurs pour que le goût lyonnais n'y perce encore. Cela fait honneur aux contrefacteurs.

Les tissus autres que les soieries, après un moment de vente active au début de la saison, se sont mis à l'apaisement des autres affaires. La draperie en gros avait opéré d'importants placements dès le mois de septembre, mais les réassortiments se font mal. Cependant la haute nouveauté d'Elbeuf et de Roubaix pour pantalons et pour gilets est enlevée à mesure qu'on la produit en fabrique. Il en est de même du petit drap amazone servant à la confection pour dames et pour enfants. Les autres articles de confection s'écoulent mal ; les ouvrières brodeuses n'ont de travail que par soubresauts et à de très-longs intervalles.

Nous extrayons du journal le *Siècle* quelques passages d'un article intéressant l'hygiène et qui contient des recommandations utiles qu'il est bon de ne pas perdre de vue par le froid qu'il fait :

On meurt beaucoup plus de novembre en avril, que d'avril en novembre ; tel est le fait que la statistique a mis désormais hors de doute et qui prouve la maligne et désastreuse influence de l'hiver.

Mais il est non moins démontré que l'excédant de mortalité porte exclusivement sur les enfants, les valétudinaires et les vieillards. Et ce second fait prouve que le froid n'est point absolument préjudiciable en soi, puisqu'il est à la fois une cause de maladie et de mort pour les uns, une cause d'invigoration et de santé chez les autres.

Tout dépend en effet des conditions dans lesquelles le froid agit, et ces conditions, seules bases d'une hygiène rationnelle et sûre, doivent être préalablement déterminées.

Les effets du froid, chacun a pu se faire une expérience à cet égard, sont en raison de son intensité, de sa durée, de son mode d'apparition, et de l'énergie, de réaction ou de la capacité calorifique de l'individu auquel il s'applique.

L'air froid et sec abaisse la température de la peau, resserre ses fibres, diminue le calibre des vaisseaux et provoque presque instantanément une réaction de chaleur dont les effets bienfaisants sont bien vite sentis par l'économie. Il agit donc comme tonique et stimulant, et accroît la vitalité d'où résulte chez les adultes valides une moindre mortalité.

L'air froid et humide, au contraire, bien meilleur conducteur du calorique, imprègne les vêtements, s'applique intimement à la surface de la peau qu'il pénètre, amène une continuelle déperdition de chaleur sans réaction et détermine à la longue un affaiblissement de force radicale qui prédispose aux affections catarrhales et dynamiques.

C'est contre le froid humide qu'il faut sagement se prémunir et se garder avec soin de tout écart hygiénique.

Le froid intense enfin abaisse comme le premier-mais plus fortement, la température de la peau (on a constaté que la température des muscles, à 4 centimètres de profondeur, était supérieure de 2 degrés à celle du tissu cellulaire sous cutané), refoule violemment le sang des capillaires superficiels, congestionne les organes profonds, déprime le système nerveux par une puissante soustraction du calorique, et

provoque infailliblement, en l'absence d'une réaction salutaire, l'engourdissement, l'asphyxie et la mort.

Qui ne connaît la perfidie de l'invincible sommeil que provoque une basse température et le soin qu'on doit avoir de se tenir éveillé ?

Le froid prolongé déprime à la longue et affaiblit l'énergie de calorificité. L'homme du Nord, toutes choses étant égales d'ailleurs, supporte moins facilement une basse température que l'homme du Midi ; et ce fait est l'antithèse de l'opinion généralement accréditée par sa moindre énergie de calorificité.

Les voyageurs qui visitent pendant l'hiver la capitale des czars ne se trouvent point incommodés d'être moins chaudement vêtus que les Russes, et perdent d'année en année leur capacité calorifique.

On raconte, à ce sujet, qu'un attaché d'ambassade ayant été forcé de sortir en habit de bal pendant l'hiver, et de parcourir un espace de 100 mètres, on trouva prodigieux que cette imprudence, qu'un Russe eût vraisemblablement payée de sa vie, n'eût point eu de suites fâcheuses.

Larrey rapporte en ses mémoires que le 3^e régiment de la garde, composé de Hollandais, fut anéanti par le froid dans la campagne de Pologne, tandis que le 1^{er} et le 2^e, composés d'Italiens et de Français, triomphèrent aisément de ses rigueurs. Il en fut ainsi, du reste, dans la campagne de Russie, que les méridionaux supportèrent beaucoup mieux que les Allemands. On sait que l'impression du froid est d'autant plus vive qu'il est plus agité, et que les alternatives fréquemment répétées offrent les plus grands dangers.

Une terrible maladie, la méningite-cérébro-spinale, mortelle dans les neuf dixièmes des cas, frappe parfois épidémiquement les soldats qui passent sans transition de la froide guérite dans l'étuve du corps de garde, et plus de quatre cents personnes meurent certainement à Paris chaque année pour n'avoir pas pris, au sortir des bals, raouts ou soirées, les précautions que l'hygiène exige.

Avis à qui de droit.

L'homme, dont la température normale oscille entre 36 et 37 degrés centigrades (la chaleur du sang est de 38 à 39), est, de tous les animaux, celui qui supporte le plus énergiquement une basse température, et conserve, sous le pôle comme sous l'équateur, sa température propre. Mais s'il vient à manquer d'abri ou s'il n'est qu'imparfaitement vêtu, le froid le plus modéré peut lui être rapidement fatal.

Cet exemple de réaction varie, du reste, suivant l'âge, le sexe, les professions, l'état de maladie ou de santé, et mille circonstances individuelles qu'il importe de connaître et d'apprécier.

Certains mammifères, telle que la marmotte, le loir, le hamster, le hérisson, dont la température normale n'est pas au-dessous de celle de l'homme, n'acquiescent leur chaleur propre qu'à un degré modéré de température extérieure, et en perdent une partie quand le froid règne au dehors, de sorte qu'ils tombent alors dans un état d'asphyxie et de mort apparente.

Il en est ainsi à certains égards de l'enfant et du vieillard, qui ont besoin d'une chaleur extérieure naturelle ou artificielle pour conserver leur température propre. C'est ce qui fait que tant d'enfants meurent victimes, dans leur jeune âge, de l'ignorance ou de l'incurie de leurs parents. La science porte à un quart le chiffre des décès occasionnés par le froid dans le jeune âge, et cette funèbre statistique, qui constate combien est encore arriérée l'hygiène de l'enfance, devrait être portée à la connaissance du dernier paysan du plus pauvre de nos villages. L'absti-

— Non. — Il serait bien temps de m'apprendre le nom de la dame, afin que je cherche les moyens de m'acquitter de ma mission.

— Diable ! j'allais oublier cela. C'est mademoiselle Rudenskold.

A ce nom, Charlotte tressaillit.

« Vous paraissez surprise. La connaissez-vous ? »

La physionomie de mademoiselle Schlossberg trahissait une certaine inquiétude ; néanmoins elle soutint, sans montrer d'embarras, le regard interrogateur de Netherwood.

« Nullement, répondit-elle ; je songeais au moyen de l'attirer dans nos filets. »

— Vous vous en êtes chargée, et je m'en repose sur vous. Je pense d'ailleurs que cela ne vous sera point difficile, à vous qui êtes femme.

Le nom de mademoiselle Rudenskold avait produit sur Charlotte un effet tout particulier. Une expression sérieuse avait remplacé le sourire qui régnait d'ordinaire sur ses lèvres. Elle, si gaie et si causeuse, elle restait abîmée dans ses réflexions. Netherwood reparut, deux ou trois heures après, l'œil brillant de joie.

« Tout a été à souhait, s'écria-t-il. Au moment où le valet de chambre se disposait à remettre le billet, je l'ai retenu à causer de toutes sortes de choses, jusqu'à ce que le régent, que je voyais venir, se fût approché de nous. Il prit la lettre, l'ouvrit, la lut, et j'observai l'impression qu'elle produisait ; il promena ensuite ses regards à droite et à gauche, et je feignis de comprendre qu'il avait un ordre à me donner. Sur un signe du prince, je le suivis ; il m'ordonna d'aller attendre demain, à dix heures du soir, près du palais de la princesse, avec une

voiture, dans laquelle monterait une dame vêtue que je suis chargé de conduire au palais royal le plus secrètement possible et d'introduire dans une pièce de l'aile latérale que Son Altesse m'a désignée. Mais qu'avez-vous donc, mademoiselle Charlotte ? Vous ne paraissez pas contente.

— J'ai réfléchi que peut-être nous agissons mal.

— Quelle idée ! il ne s'agit que d'une petite intrigue d'amour.

— Et de l'honneur d'une dame.

— L'honneur d'une dame dépend de son amour. Supposé que mademoiselle Rudenskold n'aime pas le duc, eh bien, elle s'expliquera avec lui.

— Mais cette lettre, c'est un faux que nous avons commis.

— Vous plaisantez, je crois. Vous vous appelez, sans doute, le temps où nos conseillers d'Etat, de l'assentiment même de la diète, signaient ouvertement, du nom d'Adolphe-Frédéric, des documents qui concernaient le royaume tout entier. Voilà ce que l'on peut appeler des faux ; mais ce que je fais n'est qu'un innocent moyen de réussir dans une intrigue insignifiante.

Charlotte ne paraissait pas goûter entièrement cette manière de voir ; elle parut néanmoins d'un éclat de rire immodéré, peut-être pour déguiser sa pensée secrète.

« Ainsi, demain soir, dit-elle, revenant à leur sujet.

— A dix heures.

— J'ai de mon côté conçu un petit plan. Je ferai en sorte qu'une ou deux lettres soient placées près de la fenêtre de mademoiselle Rudenskold, afin que vous sachiez bien que je suis chez elle.

— Bien ! — Quand elles s'éteindront, c'est que j'aurai réussi.

— Et je vous trouverai... ?

— Vous la trouverez, voulez-vous dire, dans la cour.

— C'est cela.

Le complot était à peine ourdi, que Daniel recevait une lettre importante, remise en secret par le valet de chambre du régent. Elle lui annonçait que mademoiselle Rudenskold était convoquée d'une entrevue avec le duc, et lui indiquait même le lieu et l'heure d'après le billet envoyé par Netherwood.

Le lecteur connaît déjà en partie la lettre écrite sous le nom de mademoiselle Rudenskold ; nous ajouterons qu'afin d'éloigner jusqu'au soupçon d'intrigue, on y engageait le duc à assister le lendemain à une soirée chez sa sœur, la princesse Sophie-Albertine ; où il apprendrait très-positivement si mademoiselle Rudenskold pourrait aller au rendez-vous, ou si des obstacles avaient surgi. Dans le premier cas, elle porterait une broche d'or ornée d'un cœur enflammé.

VI

Le magicien.

La princesse Sophie-Albertine, sœur du régent, aimait les petites réunions consacrées à l'écarté et à une conversation agréable et légère. Quelques personnes de la cour venaient de se réunir dans son salon, entre autres Feldmans, qui répandait habituellement l'animation et la gaieté partout où il se trouvait ; mais, ce soir-là, il semblait plus sérieux que de coutume.

Tous les invités étaient présents, lorsque le duc parut à l'improviste.

A son entrée, il parcourut des yeux le salon comme pour y chercher quelqu'un, et au moment où ses regards s'arrêtaient sur mademoiselle Rudenskold, il s'aperçut, avec embarras et dépit, que Feldmans l'observait.

« Voulez-vous faire une partie ? lui demanda-t-il d'un ton provocateur.

— Je suis aux ordres de Votre Altesse royale, répondit Feldmans.

On prit place à la table de jeu. Feldmans eut la main, et le duc d'assez mauvaises cartes.

« Je propose, dit-il.

— Impossible, Altesse. Je suis toujours satisfait de mes cartes, lors même qu'elles ne sont guère bonnes. Tout dépend de la manière de jouer.

— Je marque un point pour le roi.

— Trop tard, Altesse ; vous avez déjà joué. C'est à moi, au contraire, de marquer un point pour votre roi.

Cette observation, conforme d'ailleurs aux règles du jeu, blessa le régent. Les rapports entre lui et Feldmans avaient toujours été tendus, et alors plus que jamais. Pour rompre complètement, il ne manquait au prince qu'un motif plausible aux yeux du pays. Son amour dédaigné contribuait encore à l'aigrir contre le rival que lui préférait mademoiselle Rudenskold.

« Vous n'avez pas fait trois levées, monsieur le baron, et vous n'avez pas accepté. Je marque donc deux points.

— Votre Altesse a du bonheur, lors même que ses cartes sont mauvaises.

— C'est que les vôtres le sont encore davantage, baron.

(La suite au prochain numéro.)